

Richard Abibon

Spéléologie de l'inconscient

Michel Onfray, Michel Siffre, et Sigmund Freud.

Malgré sa détestation pour Freud et la psychanalyse, il arrive à Michel Onfray de s'en servir pour illustrer son propos, d'une manière assez convaincante. Bravo! C'est donc qu'il n'est pas un sectaire qui rejette en bloc ; c'est un intellectuel qui a tout lu et qui fait ses choix.

Je vais vous présenter un de ses choix allant dans l'autre sens, c'est-à-dire celui de sa pente générale de rejet de la psychanalyse, avec quelques antiphrases que nous découvrirons en chemin.

Je viens de l'entendre sur France culture¹, dans le cadre de sa série de conférence « cosmos ». Il établit une comparaison entre Michel Siffre et Freud. Connaissez-vous Michel Siffre ? Moi oui : quand j'étais petit, j'ai suivi à la télévision son aventure qui l'a rendu célèbre à ce moment là dans toute la France. C'est un spéléologue chevronné qui s'est enfermé dans une grotte pendant deux mois, seul et sans montre, pour expérimenter les effets induits sur l'homme d'une telle privation de repères.

Michel Onfray ne cache pas son admiration pour Michel Siffre, qu'il a rencontré personnellement. Il ne me serait jamais venu à l'idée de comparer les deux hommes. Pour moi, ils ont travaillé dans des champs totalement différents, dont chacun a sa valeur, l'un n'éliminant pas l'autre. Pourtant, la comparaison vient spontanément aux lèvres de Michel Onfray : le spéléologue est un scientifique, là où Freud ne l'est pas. Siffre aurait découvert un inconscient « physique » qui serait selon Onfray, le « vrai » inconscient.

Sur quel argument ? eh bien, Freud a exploré *son* inconscient, et en a fait l'inconscient universel. Tel serait le péché originel de la psychanalyse. Ce serait donc un inconscient littéraire, comme d'autres romanciers ont pu en produire : une fiction. Et là, il ne vient pas une seule seconde à l'esprit de notre philosophe que l'expérience de Michel Siffre est aussi unique que particulière, et que ce pourrait tout aussi bien être une fiction. Qu'est-ce qui permettrait à l'expérimentation de Michel Siffre d'être plus universalisable que celle de Freud ?

Son propos n'étant pas précis à ce point, je ne sais pas exactement, si c'est le spéléologue ou le philosophe qui effectue ces inférences du particulier à l'universel d'un inconscient « physique », qui, parce qu'il est physique et non psychologique aurait plus de droits à la vérité que l'autre.

Un petit bémol, cependant. Il existe une deuxième expérience d'isolement réalisé par une femme spéléologue quelques temps plus tard. Celle-ci s'est suicidée quelques temps après son exploit. La particularité de cette occurrence est balayée d'un revers de la main : non, non, ça n'a rien à voir avec son expérience, mais avec des circonstances privées. On n'en saura pas plus. Je remarque que tout ce qui pourrait ne pas aller dans le sens de l'universel de l'expérience de Siffre est évacué sans examen approfondi. Je n'en sais pas plus sur cette dame, je dis juste que son expérience mériterait un examen au moins aussi attentif que celle de Michel Siffre.

¹ *Le pliage des forces en formes*, 24 juillet 2016 à 15h 26.

Le temps ne s'écoule plus de la même façon pour le spéléologue enfermé. Lorsqu'on lui annonce que l'expérience est terminée, et qu'on va le remonter à la surface, il pense que c'est parce qu'il va mal et qu'on interrompt l'expérience. En fait elle est bien terminée, mais il se croit à 25 jours avant ce terme. Sur des durées plus courtes, il croit qu'une conversation avec la surface a duré 5 minutes alors qu'elle a duré 20 minutes.

Onfray dit qu'il retourne à l'animalité, car il s'est mis à vivre « la nuit », enfin, ce qui est la nuit à la surface ; il énonce sans sourciller cette contre vérité : les prédateurs chassent la nuit, car la prédation est plus facile à ce moment là. Il commence d'ailleurs par dire : « les animaux vivent la nuit » avant de corriger par « les prédateurs », ce qui n'est pas mieux. On dirait qu'il n'a jamais vu de reportage sur les lions en Afrique, les guépards, les jaguars, les aigles et autres rapaces dont certains chassent de jour et d'autres, de nuit, cela dépend. Mais puisque ça l'arrange dans son raisonnement sur un inconscient « animal », qui solliciterait plutôt notre cerveau reptilien, tout doit se plier à cette idée pour faire argument. C'est animal donc, ce serait plus proche du « physique », et là aussi, c'est pour le moins discutable.

Et là, curieusement, Michel Onfray fait appel à Freud qui, dans « malaise dans la civilisation », évoque l'hypothèse du redressement vertical de l'hominidé, ce qui aurait facilité la perte de ses capacités olfactives et auditives, pour les remplacer par son acuité visuelle. Ce serait cette configuration de sens serait caractéristique de l'homme : c'est sans égard pour les aigles et quelques autres oiseaux qui ont une capacité visuelle dépassant largement les nôtres. Mais pour une fois, Freud a raison, selon Michel Onfray. Sur ce point là, parce que ça vient corroborer sa propre croyance, il accorde ce crédit à Freud. Pourquoi ce Freud-là serait-il plus scientifique que celui qui parle de complexe d'Œdipe et de castration ? On voit bien qu'il s'agit d'un choix idéologique de la part du philosophe. Un choix dicté par le refoulement : ne parlons surtout pas de l'amour pour maman ni de l'horreur de la castration.

Michel Siffre fait état d'une terreur qui s'est emparée de lui « trop souvent ». Il ne sait pas en dire plus. Il n'a pas peur d'un effondrement de roches dans sa caverne, qui s'est effectivement produit dans la réalité. Il n'a pas peur des animaux, il sait que là, il n'y en a pas. C'est une peur sans objet c'est-à-dire ce qu'on appelle une angoisse. Michel Onfray saute sur l'information pour en faire l'indice de cet inconscient « physique » qui n'a rien à voir avec les élucubrations freudiennes.

Michel Onfray nous dit que Michel Siffre a eu des hallucinations. Lesquelles ? Auditives, visuelles ? Représentant quoi ? On ne le saura pas, ça n'a visiblement aucune importance pour l'orateur. C'est pourtant là que l'expérience spéléologique se rapproche encore plus de celle du rêve. Le rêveur hallucine en effet une réalité qui n'est plus celle de la vie de veille.

Michel Onfray apporte cette comparaison : Michel Siffre en descendant dans sa grotte, va faire la même expérience d'introspection que Freud dans son fauteuil. En effet. Mais alors, pourquoi décréter que l'introspection de l'un est plus scientifique que l'introspection de l'autre ? La question n'est même pas abordée. Tout se passe comme s'il s'agissait d'évidence, qu'il partage avec son public dans une connivence sollicitée par un ton de belle assurance.

Pour l'auteur de *L'affabulation freudienne*, la référence à Freud est curieusement constante, spécialement pour cette plongée spéléologique dans l'inconscient « physique ». La comparaison de deux méthodes toutes deux d'introspection, n'est sûrement pas due au hasard. La communauté de résultats des deux expériences, non plus.

Malgré cette comparaison avec le spéléologue, négative pour Freud, je remercie Michel Onfray d'avoir attiré mon attention là-dessus. Je tire des informations qu'il donne des conclusions exactement inverses aux siennes. Michel Onfray inclut son propos dans un thème plus vaste qu'il est en train de développer, celui du temps. Dans sa grotte, Michel Siffre a perdu la notion du temps. Il paraît qu'à la lecture de ses notes, on a du mal à s'y retrouver car il mélange un peu tout. Il y a les hallucinations. Il y a aussi cette terreur dont il fait état : voilà les caractéristiques de cet inconscient.

Or, qu'en est-il de l'inconscient que j'ai moi-même découvert, et qui correspond à celui que Freud avait découvert, que je retrouve aussi dans ce dont me parlent mes analysants ? Il ne connaît pas le temps car il mélange tout, les souvenirs les plus archaïques et ceux de la veille. Il me réveille parfois aux prises avec une terreur sans nom. Mais j'ai bien d'autres informations issues de mes rêves. Mon inconscient est beaucoup plus riche que cette description censée être plus scientifique, car je m'intéresse, moi, au contenu des hallucinations qui sont ainsi offertes à mes investigations.

Michel Onfray nous délivre cependant un indice qu'il prend, comme les hallucinations, pour anecdotique, tandis que je le saisi comme décisif. Au sortir de sa grotte, Michel Siffre, affaibli, porté par un CRS, les yeux occultés derrière un cache pour éviter les blessures que pourraient occasionner un trop brutal retour à la lumière, appelle sa maman à plusieurs reprises. Je reconnais aussitôt la constante qui revient régulièrement dans les rêves, les miens et ceux de mes analysants, aussi constante que celle Planck en physique quantique : maman ! Cette grotte, je la reconnais, j'y vais très souvent dans mes rêves. Je revis aussi la sortie de cette grotte comme quelque chose d'interdit, d'impossible et d'angoissant. Cette grotte, c'est le sommeil, refuge dans lequel, comme tout le monde je reviens dans le ventre de la mère car je retrouve un état semblable à celui qui était le mien à ce moment-là. Cette grotte, c'est le ventre de maman.

Elle présente la forme la plus archaïque du complexe d'Œdipe. Revenir là-dedans, c'est une façon de posséder la mère en recréant les conditions imaginaires dans lesquelles elle nous possédait dans son intérieur. Cela se mélange avec le vécu de la petite enfance dans lequel les pulsions à l'égard de maman prenaient un tour érotique en rivalité avec le père. Cette rivalité mortelle explique l'angoisse qui saisit tout sujet qui s'approche de ces représentations refoulées. La sanction en est la castration, par laquelle tout l'édifice corporel menace de se morceler. Elle rappelle la séparation de cet endroit parfaitement sécurisé, l'utérus, dont le possible souvenir a inauguré la nostalgie, tandis que la naissance a laissé la trace d'une section terrorisante.

Tout cela ne s'éteint pas à un moment précis (il y en a pour nous donner l'âge auquel ça se passe !), mais se refoule et reste conservé de manière inconsciente. Cela revient ensuite toute la vie dans les rêves, tout en influant sur la vie de veille, mais à notre insu. Telle est la raison de l'angoisse qui parfois me réveille, mais revient chez d'autres sous forme de phobies, de symptômes corporels douloureux, d'obsessions et autres manifestations éventuellement délirantes. Voilà le pas que Michel Onfray, se refuse à franchir car il touche à la raison même du refoulement : puisque ce retour à la mère est impossible (c'est contraire au déroulement « physique » du temps), puisque sa possession sexuelle est interdite (c'est contraire à la loi des hommes, du simple fait que cela déplaît à papa), alors ces pensées mêmes sont interdites. Et si un chercheur, Freud, vient les remettre en lumière, alors tout est bon pour le discréditer.

Curieusement, comme nous venons de le voir, les arguments de Michel Onfray pour un inconscient « physique » ne contredisent pas les découvertes de Freud ni les

miennes, mais les renforce. C'est là où l'on voit que Freud n'est pas le seul à avoir l'inconscient qu'il a décrit : Michel Siffre, dans son expérience, y a plongé. Certes il n'a pas plongé bien profond, puisqu'il n'a pas parlé de ses rêves pendant ses longues nuits de 12 heures (pour autant que je sache). Mais il a bel et bien expérimenté cet état du sommeil dans lequel la mémoire, qui est l'une des horloges de notre temps intime, superpose plusieurs souvenirs, comme les états quantiques peuvent être des superpositions de plusieurs réalités différentes.

Il est possible que le chaos dans lequel s'est retrouvé le spéléologue par rapport au temps, à son incurie corporelle, ses hallucinations, l'ait fait toucher du doigt ce que j'appelle le Réel, trace de sensations datant d'avant l'apprentissage du langage. Cela ressemble à ce que j'ai pu observer dans mes rêves : des traces, mais pas de représentation, entraînant l'incapacité de décrire quoi que ce soit. Mais j'ai trop peu d'informations pour en assurer la véracité.

Sans faire de statistiques, non seulement je retrouve tout cela chez mes analysants, mais encore dans les mythes de tous les peuples et de toutes les époques, qui, tous, donnent une légende relatant l'origine. Ce simple fait peut être entendu comme une version diversement modulée du séjour utérin conçu comme vie céleste avant la création du monde. En effet, naissant au monde, nous le créons, et il se crée pour nous. La naissance est toujours représentée par une expulsion du paradis terrestre, colorée par la culpabilité d'avoir transgressé un interdit, avec nécessité d'un dû à rembourser à la divinité. Cette dette se lit dans l'histoire par l'universalité de la pratique du sacrifice, d'abord humain, puis animal et enfin purement symbolique. Elle est fatalement en rapport avec la différence de sexes et la sexualité, puisque nous savons bien que telle est notre origine du monde.

Quoique le sacrifice humain revienne en force ces temps-ci dans la vague d'attentats suicides que nous connaissons. Comme l'Œdipe et la castration dans l'universalité de la structure, si cela reste refoulé pour la majorité, il ne faut parfois pas grand-chose pour que ça se manifeste à nouveau, dans un rêve ou dans un passage à l'acte. Mieux vaut rêver, et faire quelque chose de ses rêves !

Enfin, les films et les romans que j'analyse, d'où qu'ils viennent et de quelque époque qu'ils soient, racontent tous la même chose.

Cela fait pas mal d'arguments relatifs à une universalité des découvertes de la psychanalyse, établissant, avec toute la prudence critique nécessaire, le caractère scientifique de ses résultats. Ça n'empêche pas que cela devra toujours être, hors science, une expérience strictement singulière respectueuse de la parole de chacun, fût-elle contradictoire avec ce savoir établi.

C'est autre chose que la seule expérience de Michel Siffre, interprétée par Michel Onfray, d'un retour à une animalité, par ailleurs fort mal comprise.

27 juil. 16